

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

PESSAH

13 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées des cours du Rav Raphaël Benizri sur Pessah et la Hagada : pourquoi le hamets que l'on cherche à la bougie n'est pas dans la maison, pourquoi le temps n'est pas une ligne continue, pourquoi on ne dit aucune bénédiction sur le seul récit qui donne son nom à la soirée, et pourquoi les quatre questions ne sont pas faites pour les enfants.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pessah

-
- 01** **On cache le hamets pour pouvoir le trouver**
 -
 - 02** **Le levain n'est pas ajouté à la pâte, il est dedans**
 -
 - 03** **Pé-Sah : la bouche qui parle, Paro : la mauvaise bouche**
 -
 - 04** **Par quel commencement faut-il commencer ?**
 -
 - 05** **Il a jeté la vérité par terre**
 -
 - 06** **La mitzva sur laquelle on ne dit pas de bénédiction**
 -
 - 07** **À qui parlait-Il quand il n'y avait personne ?**
 -
 - 08** **Le temps n'est pas une ligne continue**
 -
 - 09** **Pourquoi les filles aînées ne jeûnent pas**
 -
 - 10** **La promesse pour laquelle on ne boit pas**
 -
 - 11** **L'unique, porté par quatre**
 -
 - 12** **Les quatre questions ne sont pas faites pour les enfants**
 -
 - 13** **« À Pessah, le terme de joie n'existe pas »**
 -
-

On cache le hamets pour pouvoir le trouver



PRÉSENTATION

La veille de Pessah, la maison est déjà nettoyée. Alors, pour que la bénédiction ne soit pas prononcée en vain, quelqu'un dispose dix petits paquets de hamets dans les chambres, et l'on part les chercher à la bougie, sérieusement.

LA QUESTION

Chercher ce que l'on vient soi-même de cacher : est-ce un jeu, ou bien la bénédiction porte-t-elle sur autre chose que ces dix paquets ?

LA RÉPONSE

Les deux interdits : « bal yéra'é », ne pas le voir, et « bal yimatsé », ne pas le trouver chez soi.

Le hamets que l'on élimine de la maison, c'est le hamets qui nous habite. Il n'est pas simplement dans la demeure : il s'agit de l'éliminer en soi. C'est à la lumière de notre âme, de notre néchama, que nous cherchons les particules de ce hamets en nous-mêmes — et de ce fait la bénédiction n'est jamais superflue. Le rituel est formel dès lors qu'il s'agit de l'éliminer de notre pensée, de notre façon de parler, de nos actes quotidiens.

Car il y a toujours, dans nos démarches, un tant soit peu d'ego, une suffisance à la limite de l'arrogance. Nos sages nomment trois éléments qui font qu'un instinct cesse d'être créateur : la kina, l'esprit de compétition ; la taava, l'appétit ; et le kavod, l'affirmation de soi. Nous ne pouvons pas dire que nous nous en séparons — ils participent à d'autres démarches et peuvent être positifs — mais sept jours par an il s'agit de les neutraliser, pour les reprendre ensuite avec de nouvelles perspectives d'usage.

Et l'élimination couvre trois stades : la relation avec ma personne, la relation avec autrui à travers le féminin, et la relation avec l'absolu à travers le sacrifice — car un sacrifice dévié de sa trajectoire devient idolâtrie.

CONCLUSION DU RAV

Il ne s'agit pas de supprimer le levain, mais de lui rendre sa juste dose.

LEÇON POUR LA TABLE

On cherche à la bougie ce qu'on sait déjà où trouver. Que chacun nomme sa part : est-ce la comparaison avec les autres, l'appétit, ou le besoin d'être reconnu ? Et lequel de ces trois fait, chez nous, le plus de dégâts à table ?

SUJET 02

Le levain n'est pas ajouté à la pâte, il est dedans



PRÉSENTATION

On imagine le hametz comme un corps étranger : on ajoute la levure, la pâte gonfle. Or laissez la pâte seule, sans rien y mettre, et elle lèvera d'elle-même. Le levain ne vient pas du dehors : il fait partie de la farine.

LA QUESTION

Si le levain est déjà dans la pâte, à quel moment devient-il le hametz qu'il faut brûler ?

LA RÉPONSE

En laissant la pâte sans levain, après un certain temps, elle va lever d'elle-même. Le levain qui donne sa saveur à la pâte, s'il dépasse son temps, va l'abîmer. Tout est une question de dosage dans le temps, d'un élément qui fait partie de la pâte et ne lui est pas étranger. Ce qui, dans l'homme, est élément de désir n'est pas à abolir : c'est le stimulant de toute action. Mais ce levain qui a passé son temps, il faut pouvoir l'éliminer.

Et quand le hametz intervient-il ? Tant que nous continuons à pétrir la pâte, il n'y a pas de hametz. Le hametz surgit lorsque nous avons cessé de pétrir, lorsque nous l'avons laissée au repos. Il surgit dans l'oisiveté de l'être, c'est lorsqu'on s'ennuie et qu'on ne trouve rien à faire.

C'est pourquoi à Chavouot on apporte au contraire le pain levé — mais pour apporter du pain levé, il faut d'abord être passé par la matza : il faut se travailler constamment, pour ne pas s'enliser. Ne pas laisser lever, c'est ne pas donner à notre élan le temps de se dénaturer, le temps de se rationaliser.

CONCLUSION DU RAV

Le levain est un dérivé du temps : sortir de l'enclos du temps, c'est le début de la liberté.

LEÇON POUR LA TABLE

Ce qui nous abîme n'est presque jamais venu du dehors : c'est notre propre force laissée trop longtemps au repos. Qu'avons-nous cessé de pétrir — un couple, une amitié, une étude ? Et que faudrait-il remettre en mouvement dès la semaine prochaine ?

Pé-Sah : la bouche qui parle, Paro : la mauvaise bouche



PRÉSENTATION

Nos sages décomposent le nom de la fête en deux mots : pé, la bouche, et sah, qui parle. Et ils décomposent de la même façon le nom du roi d'Égypte : Paro, pé ra, la mauvaise bouche. Deux bouches, donc, face à face.

LA QUESTION

Pharaon aussi avait un langage. Qu'est-ce qui distingue une bouche libre d'une bouche mauvaise — et de quoi le langage est-il prisonnier en Égypte ?

LA RÉPONSE

Le Targoum traduit « néfech haya », âme vivante, par « rouah memalela », un esprit doué de parole.

Quand nous sommes en exil, c'est la parole qui est en exil. Nous n'arrivons plus à nous comprendre parce que nous avons perdu l'authenticité du langage : pour nous faire comprendre, nous usons de tous les artifices et nous en perdons le naturel. Un langage en exil, c'est un langage conditionné par notre quotidien, par la culture que nous subissons, par les problèmes de la famille, sans parler du joug des autorités sous lesquelles nous vivons.

Paro avait son propre langage ; la différence, c'est que c'était un langage fermé. Quand le langage ne peut pas évoluer, ne peut pas sortir de ses limites, alors il est pé ra, une mauvaise bouche. Libérer l'homme, c'est d'abord libérer son langage, parce que la part du divin en l'homme, c'est ce souffle qui véhicule la parole.

Et il y a quatre modes de parole. Amira : je me parle à moi-même. Dibour : je parle à l'autre, nous dialoguons, mais chacun garde ses idées. Haged : nous avons formé un faisceau, nous sommes liés par le propos — c'est cela la Hagada. Et enfin le chir, le chant, par lequel se termine la soirée. Aux trois premiers niveaux, il peut y avoir des fausses notes. Le chant, lui, n'en accepte aucune.

CONCLUSION DU RAV

C'est pour cela que la soirée finit en chantant : il n'y a plus rien à négocier.

LEÇON POUR LA TABLE

À cette table, combien de nos phrases sont de vraies paroles, et combien des formules pour éviter un sujet ? Choisissons une chose que personne ne dit jamais clairement chez nous — et que quelqu'un la dise ce soir, simplement.

Par quel commencement faut-il commencer ?



PRÉSENTATION

Le soir du Seder, deux ouvertures étaient possibles. On pouvait commencer par « nous étions esclaves de Pharaon en Égypte », ou bien par « à l'origine, nos ancêtres étaient idolâtres ». Il a fallu trancher.

LA QUESTION

Pourquoi ouvrir sur l'esclavage subi plutôt que sur l'idolâtrie de nos pères — et les deux ne disent-ils pas, au fond, la même chose ?

LA RÉPONSE

« Avadim hayinou lePharo beMitsrayim » et « Mitehila ovdé avoda zara hayou avoténou ».

Nous avons opté pour « nous étions esclaves en Égypte », et laissé en second lieu « à l'origine nos ancêtres étaient idolâtres ». Nous n'avons rien cherché, rien demandé : cela a été décidé indépendamment de nous, on nous a jetés en Égypte. Et à juste titre : chaque fois que nous acceptons de vivre dans une dépendance quelconque, nous sommes des idolâtres.

Car l'exil de l'homme accompagne dès le départ la faute d'Adam. Et pour Maïmonide, cette faute ne commence pas dans la consommation du fruit : elle commence dans le regard que la femme projette sur lui, quand elle le considère et se laisse séduire par son apparence, pensant qu'il était bon d'en manger. La faute est dans la conception du monde que nous avons devant nous. C'est pourquoi nos sages ne parlent pas de pulsion ni de tendance, mais de conception : yétser hatov, yétser hara, de yetsira — concevoir le bien, concevoir le mal.

Nos sages ont donc préféré identifier le peuple non par l'abandon des idoles, mais par l'abandon des idées figées, du monde que nous concevons pour nous-mêmes et par nous-mêmes. C'est là le point de départ de toute idolâtrie.

CONCLUSION DU RAV

L'idole n'est pas d'abord une statue : c'est un monde que l'on a conçu à sa propre mesure.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous avons tous une idée arrêtée sur quelqu'un de cette famille, et elle date de vingt ans. Laquelle ? Et si nous acceptions ce soir de la suspendre, que verrions-nous que nous ne voyons plus ?

Il a jeté la vérité par terre



PRÉSENTATION

Avant de créer l'homme, les attributs se disputent. La vérité s'y oppose : cet être-là sera un menteur, il nuira au monde, il nourrira les querelles. D'autres le défendent : il est capable de bonté aussi. Alors, dit le midrash, Il jeta la vérité à terre.

LA QUESTION

Pourquoi écarter la vérité pour créer l'homme — et les anges qui s'en indignent n'ont-ils pas raison ?

LA RÉPONSE

Le midrash : « Hichlikh émet artsa » — Il jeta la vérité à terre. Et les anges : comment oses-tu jeter à terre le sceau royal de ta création ?

Les anges s'indignent : comment oses-tu jeter par terre la vérité, celle qui est le sceau royal de ta création, de ton empire ? Et la réponse est : désormais, je ne veux pas que le monde soit géré par une vérité exclusivement divine, qui serait hors de portée. Je veux que l'homme lui-même participe à la révélation.

Car jeter la vérité par terre, ce n'est pas la jeter : c'est la semer. La semer dans l'univers de la création et dire à l'homme : maintenant, mets-la en évidence, découvre-la, enseigne-la, partage-la. Et comme le paysan sème à tout vent une infime partie de ce qu'il récoltera, ce que le peuple juif est appelé à semer sera accompagné d'une immense récolte.

Ressembler au Créateur, ce n'est donc pas seulement pratiquer la bonté — vêtir l'homme nu, visiter le malade comme Il l'a fait pour Avraham, enterrer les morts comme Il l'a fait pour Moshe. C'est aussi participer au maintien de la création : non pas en conservateur qui laisse le monde tel quel, mais en créant le monde de la même manière, en le découvrant et en le dévoilant.

CONCLUSION DU RAV

La Torah n'a pas été entièrement donnée d'en haut : l'homme en a découvert une part, et elle a été contresignée.

LEÇON POUR LA TABLE

On nous a confié une vérité semée, pas une vérité livrée. Qu'avons-nous vraiment cherché cette année, plutôt que reçu tout fait ? Et à qui, autour de cette table, laissons-nous trop peu de place pour chercher par lui-même ?

La mitzva sur laquelle on ne dit pas de bénédiction



PRÉSENTATION

On bénit avant de lire la Meguila, avant de sonner le chofar, avant d'allumer la Hanoukia. Raconter la sortie d'Égypte est aussi une mitzva — « tu raconteras à ton fils ». Et pourtant, aucune bénédiction n'a été instituée pour la Hagada.

LA QUESTION

Pourquoi la seule mitzva de la soirée qui donne son nom au livre est-elle celle qu'on ne bénit pas ?

LA RÉPONSE

« *Vehigadeta levinkha* » — *tu raconteras à ton fils.*

Première réponse : si nous sommes en cours de libération et que la mitzva ne connaît pas de fin, comment faire une bénédiction sur ce qui n'aboutit pas encore ? Quand on fait une mitzva, c'est pour son aboutissement — et ici elle n'y est pas.

Deuxième réponse : la Hagada n'est qu'un instrument dont nous nous servons pour atteindre notre objectif. Or nous ne bénissons jamais les instruments qui permettent l'accomplissement d'une mitzva.

Troisième réponse : la Hagada est elle-même une forme de bénédiction, un hommage rendu au mouvement libérateur en quatre étapes — je vous ferai sortir, je vous délivrerai, je vous libérerai, je vous adopterai comme peuple. Et il y a une raison de plus : sur la Meguila ou le chofar, un seul peut acquitter cent personnes. La Hagada, non. Elle engage l'interaction : on ne peut pas la lire pour tout le monde sans qu'il y ait discussion entre les divers composants de la table.

CONCLUSION DU RAV

Ce qui n'est pas achevé ne se bénit pas — et personne ne peut le faire à votre place.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des choses qu'on peut déléguer et d'autres non. Qui, dans cette famille, a laissé quelqu'un d'autre parler pour lui — aux fêtes, dans les décisions ? Ce soir, la règle est que chacun parle pour soi : commençons.

À qui parlait-Il quand il n'y avait personne ?



PRÉSENTATION

Le monde a été créé par dix paroles. Mais quand on les compte, on n'en trouve que neuf : nos sages complètent en comptant « Berechit » comme une parole. Or une parole suppose quelqu'un à qui l'on parle.

LA QUESTION

Comment « Berechit » peut-il être une parole s'il n'y a encore personne pour l'entendre — et qu'est-ce que cela a à voir avec la dixième plaie ?

LA RÉPONSE

Les dix paroles de la création ; « Ani » et « Ayin » s'écrivent des mêmes lettres.

S'il n'y a personne, je ne peux parler qu'à moi-même : c'est toujours mon ani, et cet ani est un ayin, un néant — les lettres de ani et de ayin sont les mêmes. C'est dans le retrait de mon moi que je peux affirmer mon moi ; je ne peux l'affirmer sans penser d'abord qu'à un certain moment je n'existais pas. Mon existence propre est comme la création du monde : mé'ayin leyech, du néant vers l'être. Et c'est bien une parole, parce qu'il y a eu là un saut.

Les dix plaies sont l'illustration de la manipulation des dix paroles de la création et de la manière de les vider de leur finalité : elles attestent le mauvais fonctionnement des lois de la nature. Et il y a une relation étroite entre la dernière plaie et la première parole. La plaie des premiers-nés, c'est l'effondrement de toutes les prémisses de pensée admises en Égypte.

C'est pourquoi, pour cette plaie-là, ni Moshe ni Aharon n'interviennent : c'est Moi qui sors, c'est Moi qui me manifeste. Quand le principe du commencement est faussé, tout le reste tombe avec lui.

CONCLUSION DU RAV

Affirmer son moi commence par se souvenir qu'on aurait pu ne pas être.

LEÇON POUR LA TABLE

Celui qui se croit le commencement de tout ne peut plus rien recevoir. Qui, à cette table, a le sentiment que la maison tomberait sans lui ? Et que se passerait-il vraiment si, une semaine, il laissait faire les autres ?

Le temps n'est pas une ligne continue



PRÉSENTATION

Nous vivons en faisant des programmes : demain, l'an prochain, dans trois ans. Nous croyons à la continuité des choses. Or, en hébreu, la notion de temps continu n'existe pas.

LA QUESTION

Si chaque instant est une création à part, qu'est-ce qui nous donne l'illusion que le temps coule sans interruption ?

LA RÉPONSE

« Hamehadech betouvo bekhoul yom tamid ma'assé berechit » — Il renouvelle chaque jour l'œuvre de la création. Et : « Rechit goyim Amalek ».

De la même manière que la droite n'est qu'une succession ininterrompue de points, le temps est une succession ininterrompue de moments. Aucun moment n'est identique à l'autre, et tout moment est une création. Il n'y a pas d'énergie continue qui maintient le monde : cette énergie est renouvelée comme se renouvelle la goutte d'huile qui entretient une lampe. Ce n'est pas la même goutte : c'est une autre goutte, une infime goutte de plus pour continuer à éclairer — et cela nous donne l'impression du continu.

Ce qu'on appelle le mouvement continu de la création, ce sont en réalité des créations saccadées : ce sont des nissim et des niflaot, des miracles et des prodiges, et chaque moment de la vie est en soi un prodige. Falsifier cette notion, arrêter le commencement et lui substituer un autre point de départ, voilà ce que dit le verset « Rechit goyim Amalek ».

Et c'est pour cela que la fête s'appelle Hag haMatsot. Qu'y a-t-il entre une matsa et un pain ? Le temps laissé à la pâte. Sept jours par an, il s'agit de neutraliser dans notre esprit cette notion de temps qui intervient et qui dénature la saveur originelle.

CONCLUSION DU RAV

La sortie d'Égypte n'est pas au bout d'une évolution : elle est une interruption.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous remettons les choses importantes à un moment qui n'existe pas encore. Si rien ne garantit la continuité, qu'est-ce qui doit être dit ou fait cette semaine, et non « un jour » ? Que chacun désigne une chose, et une date.

Pourquoi les filles aînées ne jeûnent pas



PRÉSENTATION

La veille de Pessah, les premiers-nés jeûnent. La plaie n'avait pourtant pas épargné les aînées d'Égypte non plus, et les filles aînées d'Israël ont été sauvées comme leurs frères. Elles, pourtant, ne jeûnent nulle part.

LA QUESTION

Si les aînés jeûnent parce qu'ils ont été épargnés sans l'avoir mérité, qu'est-ce que les aînées avaient, elles, qui leur tenait lieu de mérite ?

LA RÉPONSE

Les premiers-nés jeûnent parce qu'ils ont été épargnés, et épargnés non du fait de leur mérite : D' en avait décidé ainsi, lié par l'engagement pris envers les ancêtres. C'est tout.

Les filles, elles, avaient leur mérite. La résistance en Égypte a été opérée par les femmes, et ce mérite de la résistance les a couvertes : elles ne sont tenues de jeûner nulle part. Ce sont elles qui ont entouré leurs maris et les ont incités à se rebeller contre le décret de Pharaon — et c'est par le mérite de ces femmes vertueuses que nos pères sont sortis d'Égypte.

Cela vient de loin. Sarah a écarté Ichmael, Rivka a écarté Essav, Lea a écarté Lavan ; Rahel, elle, n'est pas enterrée dans le caveau des patriarches : elle a une sépulture à part, au carrefour des chemins, et elle pleure ses enfants — c'est elle qui est chargée de les retrouver. Et déjà la marche d'Avraham commence par l'ordre d'écouter Sarah.

CONCLUSION DU RAV

Les hommes ont été sauvés par une promesse ; les femmes, par ce qu'elles avaient fait.

LEÇON POUR LA TABLE

Une génération entière est sortie d'Égypte au mérite de femmes dont on ne cite pas les noms. Qui, chez nous, a tenu la maison sans qu'on le compte ? Nommons-les ce soir, une par une, et disons ce qu'elles ont réellement fait.

La promesse pour laquelle on ne boit pas



PRÉSENTATION

Quatre coupes pour quatre expressions de délivrance : je vous ferai sortir, je vous délivrerai, je vous libérerai, je vous prendrai pour peuple. Mais le verset en compte cinq : je vous ferai venir vers la terre. Personne ne boit pour celle-là.

LA QUESTION

Pourquoi s'arrêter à quatre coupes alors que la promesse est cinquième — et que risquerait-on à boire pour la terre ?

LA RÉPONSE

Les cinq expressions : « Vehotséti, vehitsalti, vega'alti, velakahti... vehévéti etkhem el ha'aretz ».

S'il y avait une cinquième coupe, la terre d'Israël risquerait de devenir le but ultime, au lieu de « je vous prendrai pour mon peuple ». Ce qu'il y a de plus important à réaliser à Pessah, c'est d'avoir été choisis. La terre n'est que le moyen de le réaliser : je vous mènerai au pays que j'ai juré à vos ancêtres pour vous donner les moyens d'accomplir cette mission.

Cela ne diminue en rien la terre. Israël est appelé à s'étendre, ses frontières ne sont pas définitivement établies, et la sainteté n'y est pas partout la même : celle de Jérusalem n'est pas celle de Beer-Sheva. Mais cette sainteté rayonne au loin, et Israël ne peut pas vivre confiné à l'intérieur de ses frontières : de par sa mission, il est appelé à dépasser ces frontières-là.

Et c'est pourquoi nous disons, à la fin de la soirée, « lechana haba be'ara deYisrael » et non « be'Eretz Yisrael ». Eretz vient de ratsa, vouloir, courir vers : il y a une volonté dans Eretz Yisrael. Tant que nous y parlons encore les langues de tous les exils, nous parlons encore la langue de l'exil.

CONCLUSION DU RAV

On ne boit pas pour le moyen, si grand soit-il : on boit pour ce à quoi il sert.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous confondons souvent le but et le moyen : la maison, le métier, la réussite des enfants. Que chacun dise quel est, chez lui, le moyen devenu le but. Et ce que ce moyen était censé servir au départ.

L'unique, porté par quatre



PRÉSENTATION

Un poème attribué à Ibn Ezra, dédié à Pessah, ne parle que de quatre. Quatre lettres, quatre emblèmes, quatre anges, quatre drapeaux, quatre saisons, quatre coins du monde. Et le chiffre ne quitte plus la soirée du Séder.

LA QUESTION

Pourquoi ce quatre-là revient-il partout dans la nuit de Pessah — et que porte-t-il, exactement ?

LA RÉPONSE

Le poème attribué à Ibn Ezra : « Yahid be'otiyot arba, noussa be'arba... degalim arba ». Et le nom divin en quatre lettres, comme Alef-Dalet-Noun-Youd.

L'unique en quatre lettres est porté par quatre emblèmes : le lion, l'aigle, le taureau et Adam. Il est entouré de quatre anges qui nous accompagnent : Mikhaël à droite, Gavriel à gauche, Ouriel devant, Refaël derrière. Et le peuple, dans le désert, marche sous quatre drapeaux. Ces quatre-là, nous les portons : Mikhaël, la référence du hessed ; Gavriel, la force — car la bonté n'est pas une démission ; Refaël, celui qui remédie aux déséquilibres, du verbe azen, équilibrer, d'où viennent moznayim, la balance ; et tout cela en vue d'Ouriel, faire avancer la lumière.

Les pères ont tracé ces contours : Avraham est hessed, Itzhak guevoura, Yaakov emet, celui qui dose et corrige les deux — et Yossef, qu'on oublie de compter parmi les pères alors qu'il est le fondement du peuple à partir de l'Égypte.

Et il y a quatre stades dans l'évolution de la création : l'émanation, la création à partir du néant, la formation, la réalisation. Le monde de l'esprit et celui de la matière sont séparés par un fossé — et nous essayons toujours de ramener la réalité vers le premier.

CONCLUSION DU RAV

Ce qui est un se laisse porter par quatre : c'est ainsi qu'il devient habitable.

LEÇON POUR LA TABLE

Bonté, force, équilibre, lumière : chacune seule se déforme. Laquelle des quatre domine chez chacun de nous, et laquelle manque le plus à notre maison ? Demandons à notre voisin de table de répondre à notre place.

Les quatre questions ne sont pas faites pour les enfants



PRÉSENTATION

On confie le Ma nichtana au plus jeune, il le chante, on s'amuse autour, et l'affaire est close. Le plateau a pourtant été déplacé exprès, avant le repas, pour qu'une question surgisse — et elle n'était pas destinée qu'aux enfants.

LA QUESTION

Si les quatre questions correspondent à quatre âges que nous traversons tous, laquelle sommes-nous en train de poser ce soir ?

LA RÉPONSE

Les quatre voies de lecture : pchat, remez, drach, sod ; et les quatre fils : le hakham, le racha, le tam, celui qui ne sait pas questionner.

Les quatre questions correspondent aux quatre niveaux d'interprétation — la littéralité, l'allusion, l'analogie, le sens caché — mais aussi aux quatre types d'enfants, et plus encore aux quatre âges que nous traversons au fil du temps. On peut les parcourir dans le sens d'une évolution, ou finir chez celui qui ne sait pas questionner — et là, c'est malheureux.

Car le contraire du sage n'est pas le mécréant. Le contraire du hakham, c'est le tipech, l'idiot. Pourquoi n'a-t-on pas fait parler l'idiot ? Parce qu'avec lui le dialogue est impossible. Le racha vaut mieux que lui : il a un sens critique développé au point qu'on peut renverser la vapeur et le retrouver aux côtés du sage. Il n'est pas un crétin, c'est un esprit brillant — il veut simplement que tout soit conforme aux lois de la nature.

Et à celui qui ne sait pas questionner : « at petah lo ». On aurait dû dire atta, au masculin. Si l'on dit at, c'est qu'on dit à l'homme : prends exemple sur la femme. Elle ne donne pas simplement, elle se donne entièrement. Toi aussi, donne-toi à lui.

CONCLUSION DU RAV

Dans le mot chana il y a répéter, étudier, affûter et changer : on ne revient jamais sur un texte sans en être changé.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a ce soir, à cette table, un sage, un contestataire, un simple et un qui ne demande rien. Chacun sait lequel il est. Mais celui qui ne demande rien, lui, attend qu'on aille vers lui : qui s'en charge avant la fin du repas ?

« À Pessah, le terme de joie n'existe pas »



PRÉSENTATION

On compte les mots. À Pessah, la Torah ne dit pas une fois le mot de joie. À Chavouot, une seule fois. À Souccot, trois fois. Et Souccot porte un nom que les autres n'ont pas : dites simplement Hag, sans préciser, et c'est de Souccot qu'il s'agit.

LA QUESTION

Pourquoi la joie est-elle réservée à la dernière des trois fêtes — et non à celle de la liberté ?

LA RÉPONSE

Le compte des mentions de la joie dans la Torah : aucune à Pessah, une à Chavouot, trois à Souccot. Souccot est appelée Hag ha'Assif, la fête de la récolte, et Zman simhaténou.

Souccot est Hag ha'Assif, la fête de la récolte, c'est-à-dire la fête du bilan. Qu'avons-nous fait de notre liberté de Pessah ? Qu'avons-nous fait de la Torah reçue à Chavouot ? Une libération sans conscience morale serait dangereuse ; et une conscience morale qui ne serait pas partagée avec l'autre, qui se confinerait à un confort d'être personnel, serait une déviation de vie elle aussi. La plénitude de Souccot est celle d'une conscience qui respire l'ouverture : sortie vers la nature, sortie vers le monde extérieur, pleine responsabilité de l'homme pour ce monde.

Et d'où vient le mot Hag ? Du compas, de l'instrument qui trace le cercle. Chaque fête apporte son irradiation de lumière, mais à Souccot l'irradiation est immense. Savez-vous pourquoi ? Parce que même nos égarements, nous leur avons donné un sens positif : nous les avons intégrés dans la courbe de la vie, et là aussi ils ont leur place. Rappelez-vous : nous avons été les briseurs des premières tables, c'était le scandale, et D' dit qu'il allait faire un peuple nouveau de Moshe. Moshe répond : tu prends un risque — si ce peuple, une table à trois pieds, n'a pas tenu le coup, comment veux-tu qu'une table à un seul pied résiste ? Alors on ne change pas de peuple : on change de pédagogie. Et à Kippour nous avons reçu les secondes tables.

C'est ce que disaient les hassidim : heureuse notre vieillesse, qui vient couvrir les égarements de notre jeunesse. Heureux celui qui ne commet pas d'erreur — mais heureux aussi celui qui est arrivé à se faire pardonner ses écarts. La joie de Souccot n'est donc pas une joie éphémère, une petite joie avec une gueule de bois le lendemain et le retour à une triste réalité quelques heures après. Ce n'est pas une joie de drogue : c'est une joie qui permet à l'être de se régénérer totalement et d'appréhender le monde autrement — alors même que nous sommes à la veille de l'automne, du déclin de la nature et de son hibernation.

CONCLUSION DU RAV

Nous tenons le loulav pour dire une chose très simple : nous avons gagné. Nous sommes les veilleurs de la nuit, pleins de foi et pleins de joie.

LEÇON POUR LA TABLE

La fête du bilan pose sa question sans détour : qu'avons-nous fait, cette année, de notre liberté ? Et celle-ci, plus rude : quel égarement de notre passé avons-nous enfin réussi à intégrer — au lieu de continuer à le cacher sous la table ?